



Collombert

Une évolution irréversible

Manuel Bridier

Le 21 octobre 1967 est désormais une date importante dans l'histoire de la lutte contre l'impérialisme. Certes, nous avons connu des manifestations plus nombreuses. Certes, le sort du Vietnam ne se joue pas sur des défilés. Certes, notre devoir de solidarité envers tous ceux qui se battent pour leur indépendance et pour la nôtre à la fois ne se limite pas à la marche à pied. Ces manifestations n'en sont pas moins un moment capital de notre lutte, non seulement — ni même principalement — pour leur ampleur dans le monde entier, mais d'abord pour leur très profonde signification politique.

La journée du 21 octobre avait été choisie, on le sait, par les adversaires américains de

la guerre au Vietnam. Elle avait la double signification d'une solidarité envers les combattants vietnamiens et d'un soutien aux partisans américains de la paix. La reconnaissance de cette double signification dans tous les pays du monde — y compris dans les pays où l'on se bat — est une réponse éclatante à ceux qui prétendent ignorer le caractère global de la lutte et son unité fondamentale pour ne reconnaître d'efficacité qu'« ailleurs » et se faire les observateurs de l'action des autres.

Le nombre et le courage des manifestants aux Etats-Unis, la présence des « bérets verts » dans les rues mêmes de Washington sont les premiers signes d'une évolution irréver-

sible. Il ne s'agit plus d'une minorité folklorique mais d'un mouvement qui intéresse des couches profondes de la jeunesse et des milieux intellectuels, dont l'action se lie de plus en plus, par sa logique propre, à celle des Noirs et des secteurs les plus déshérités de la société de consommation parce qu'il rencontre devant lui les mêmes adversaires. C'est ainsi que la guerre du Vietnam, comme hier en France la guerre d'Algérie, contribue au renforcement de la nouvelle gauche américaine, à la radicalisation des thèses, au durcissement des oppositions. Un processus est engagé qui peut conduire aussi bien à la victoire des forces de progrès qu'à celle des militaires.

L'enjeu de cette lutte est évidemment gigantesque. Il ne concerne pas seulement la nation américaine mais le monde entier. Les manifestations simultanées du 21 octobre sont une étape vers une prise de conscience plus large de cette solidarité objective, qui est le fondement même de notre action internationale.

Nous étions à Paris plusieurs dizaines de milliers. Ailleurs, peut-être, ils n'étaient pas si nombreux. Partout, cependant, c'était l'avant-garde la plus consciente, le détachement précurseur d'une foule plus grande qu'il nous appartient de mobiliser.

Comment ne pas évoquer, par exemple, cette manifestation contre l'ambassade américaine à Tel-Aviv ? Les militants israéliens qui en ont eu le courage n'ont pas seulement soulagé leur conscience, ils n'ont pas seulement manifesté leur solidarité avec le Vietnam, ils ont en même temps — et parce que c'est la même chose — montré la seule voie pour le règlement de leurs propres problèmes, la voie de la coexistence judéo-arabe dans un Moyen-Orient libéré de l'impérialisme.

Pour nous aussi, à Paris, la lutte contre l'impérialisme américain est inséparable de notre propre libération. Nous voulons changer les structures économiques et sociales de notre pays, instaurer dans notre pays une société

nouvelle, comme le veulent nos camarades du Vietnam ou de Bolivie. Pas plus qu'ils ne le peuvent chez eux, nous ne pourrions y parvenir chez nous si le capitalisme international, dirigé par l'impérialisme des Etats-Unis, maintient et renforce sa domination sur le monde et sur notre propre économie nationale. Les formes différentes de cette domination peuvent appeler des formes très différentes de la lutte elle-même : l'obstacle n'en est pas moins identique.

Il serait vain, pour la gauche française, de vouloir escamoter les problèmes internationaux, au moment où le monde entier s'aperçoit qu'ils décident de tout. Il serait puéril de rechercher une entente sur les autres points et de mettre ceux-là entre parenthèses, comme si un programme économique et social digne de ce nom avait la moindre chance d'être accompli dans le cadre d'une hégémonie américaine. Inversement, d'ailleurs, il serait illusoire, pour les combattants du tiers monde, d'accorder une confiance excessive au nationalisme gaullien comme rempart contre la poussée des Etats-Unis. De Gaulle se retire de l'O.T.A.N. mais non du Pacte atlantique. De Gaulle chasse les militaires yankees mais laisse envahir la France par la marée du dollar. Cela est logique : le capitalisme français, comme les bourgeoisies nationales de l'Afrique ou de l'Amérique du Sud, peut s'engager dans des conflits subalternes avec ses concurrents d'outre-Atlantique, il ne peut mettre fondamentalement en cause les liens qui l'unissent à la grande famille du capitalisme mondial. C'est pourquoi une lutte conséquente contre l'impérialisme ne peut être menée que par les adversaires du capitalisme sous toutes ses formes, par les forces socialistes pour qui le combat contre les oppresseurs étrangers et les exploiters nationaux n'est jamais qu'une même bataille.

Cette solidarité des luttes, cette perpétuelle interférence des problèmes intérieurs et des problèmes internationaux a trouvé son expression dans la manifestation du 21 octobre, dans sa composition, dans le contenu politique de ses mots d'ordre. Il faut noter à cet égard



*Au premier rang des manifestants :
Michel Rocard, Secrétaire national du P.S.U. et Edouard Depreux*

Agip

comme un fait positif l'évolution des slogans acceptés par le Parti communiste. Les cris de « Johnson assassin », « F.N.L. vaincra », « Avec le Vietnam » l'ont emporté dans le cortège sur le simple bêlement de la paix. Evolution du vocabulaire, dira-t-on. Mais le choix des mots traduit ici une révision importante des positions politiques.

Le déroulement de la guerre au Vietnam, l'aggravation de la crise aux Etats-Unis, la détérioration de notre propre situation économique ne peuvent qu'accélérer cette évolution. Il n'y a pas de place, à gauche, pour l'atlantisme avoué ou honteux, à l'heure où l'impérialisme américain multiplie ses crimes, à l'heure où la pénétration des capitaux américains menace nos travailleurs.

C'est là une vérité que les dirigeants de

la F.G.D.S. — ces grands absents du 21 octobre — devront comprendre à leur tour, sous peine d'être un jour désavoués par leur propre base, comme Wilson au dernier congrès travailliste.

La victoire de la gauche serait pire qu'une dérision si elle signifiait un affaiblissement de la lutte contre l'impérialisme, un retour à la politique étrangère de la IV^e. C'est

peut-être notre tâche la plus importante, à nous, P.S.U., que d'être aujourd'hui les meilleurs garants d'une politique internationale de la gauche, le plus dur obstacle au glissement à l'ouest, la plus ferme condamnation du wilsonisme, qui prétend apporter une caution « socialiste » aux assassins du Pentagone.

Nous étions naguère à la pointe du combat contre la guerre d'Algérie, souvent en avance de bien des mois sur nos partenaires. Nous le serons demain dans la lutte contre l'impérialisme américain et pour le retrait du Pacte atlantique. Ainsi serons-nous fidèles à notre rôle d'avant-garde, qui n'est pas de nous isoler mais de frayer un chemin, pour qu'il soit celui de la gauche entière, parce qu'il est celui de la juste cause.